

ALBERT
SÁNCHEZ PIÑOL

FUNGUS

LE ROI DES PYRÉNÉES

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

1888. Ric-Ric est un pauvre diable, un anarchiste dépenaillé qui ne trouve sa place que dans une grotte perdue des Pyrénées catalanes. Sur ce territoire sillonné par les contrebandiers et les malfaiteurs, il découvre par hasard des créatures ignorées de la civilisation : les fungus, gigantesques champignons anthropomorphes auxquels il donne vie accidentellement. Émerveillé par leurs extraordinaires capacités et leur sens de la communauté, Ric-Ric voit en eux l'arme définitive qui va lui permettre de concrétiser ses désirs : conquérir la belle Mailís, femme fatale malgré elle, instaurer une société anarchiste où régnerait une véritable fraternité et se venger de ceux qui l'ont traité cruellement, des gardes civils à l'aubergiste local qui se comporte en seigneur et maître des lieux. À la tête des fungus, Ric-Ric réussit à constituer une armée invincible afin d'affronter, lors de batailles homériques et grâce à une singulière stratégie militaire, les troupes françaises et espagnoles.

Dans son nouvel opus, Albert Sánchez Piñol renoue avec la veine fantastique. Porté par un souffle épique et une fantaisie débordante, ce "western hivernal du XIX^e^ siècle dans les Pyrénées", pour reprendre les termes de l'auteur lui-même, absorbe le lecteur médusé dans une allégorie du pouvoir en forme de chimère romanesque.

Né à Barcelone en 1965, Albert Sánchez Piñol est anthropologue de formation. Son œuvre lui a valu un large succès international. En France, ses romans sont publiés chez Actes Sud.

Roman traduit du catalan par Marianne Millon

Illustration de couverture : © Quim Hereu, 2021

ACTES SUD

FUNGUS

"Exofictions"

Ouvrage traduit avec le concours de l'Institut Ramon Llull

Titre original :
Fungus, el rei dels Pirineus
Éditeur original :
La Campana
© Albert Sánchez Piñol, 2018

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14924-6

ALBERT SÁNCHEZ PIÑOL

Fungus

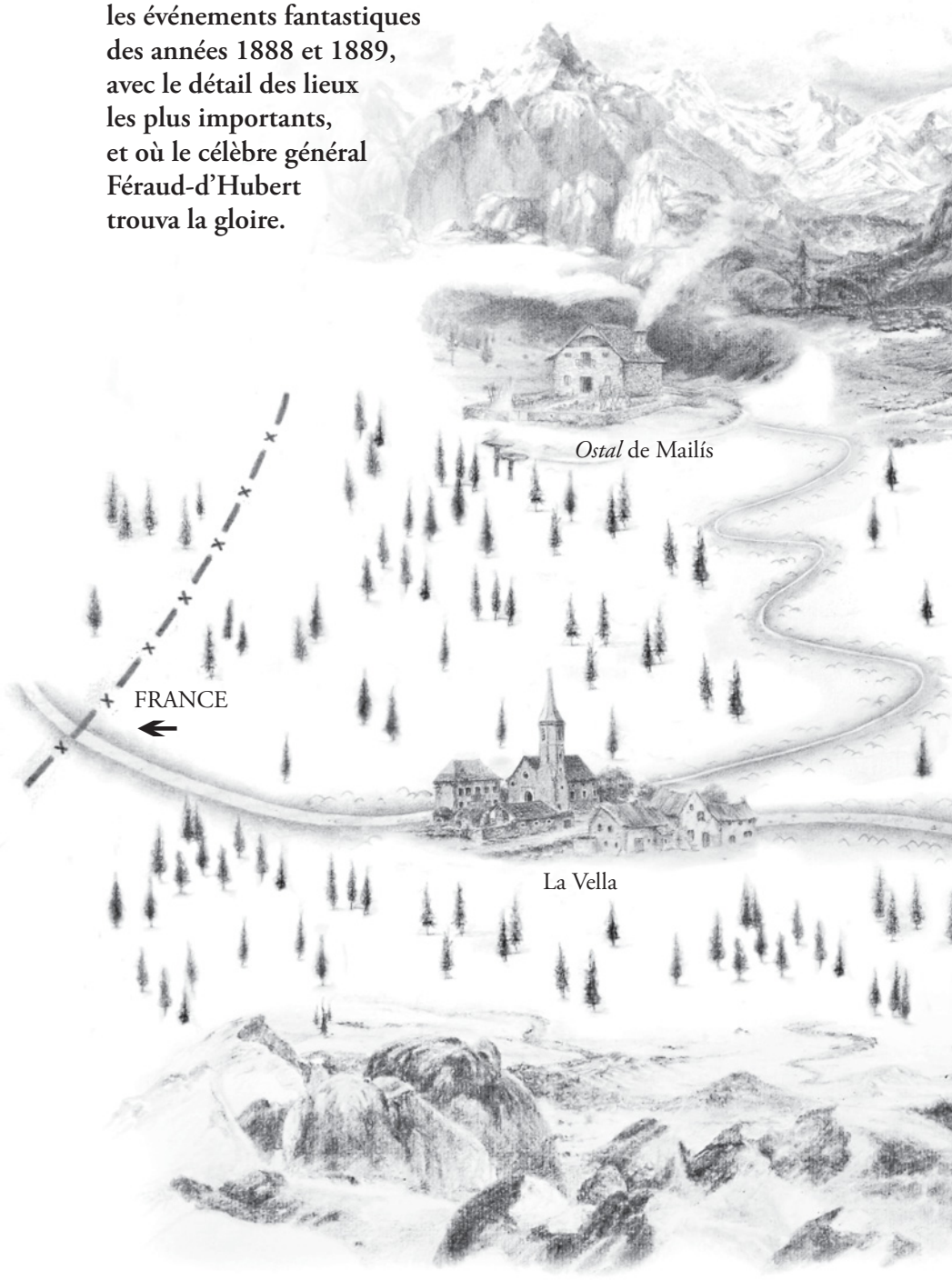
Le roi des Pyrénées

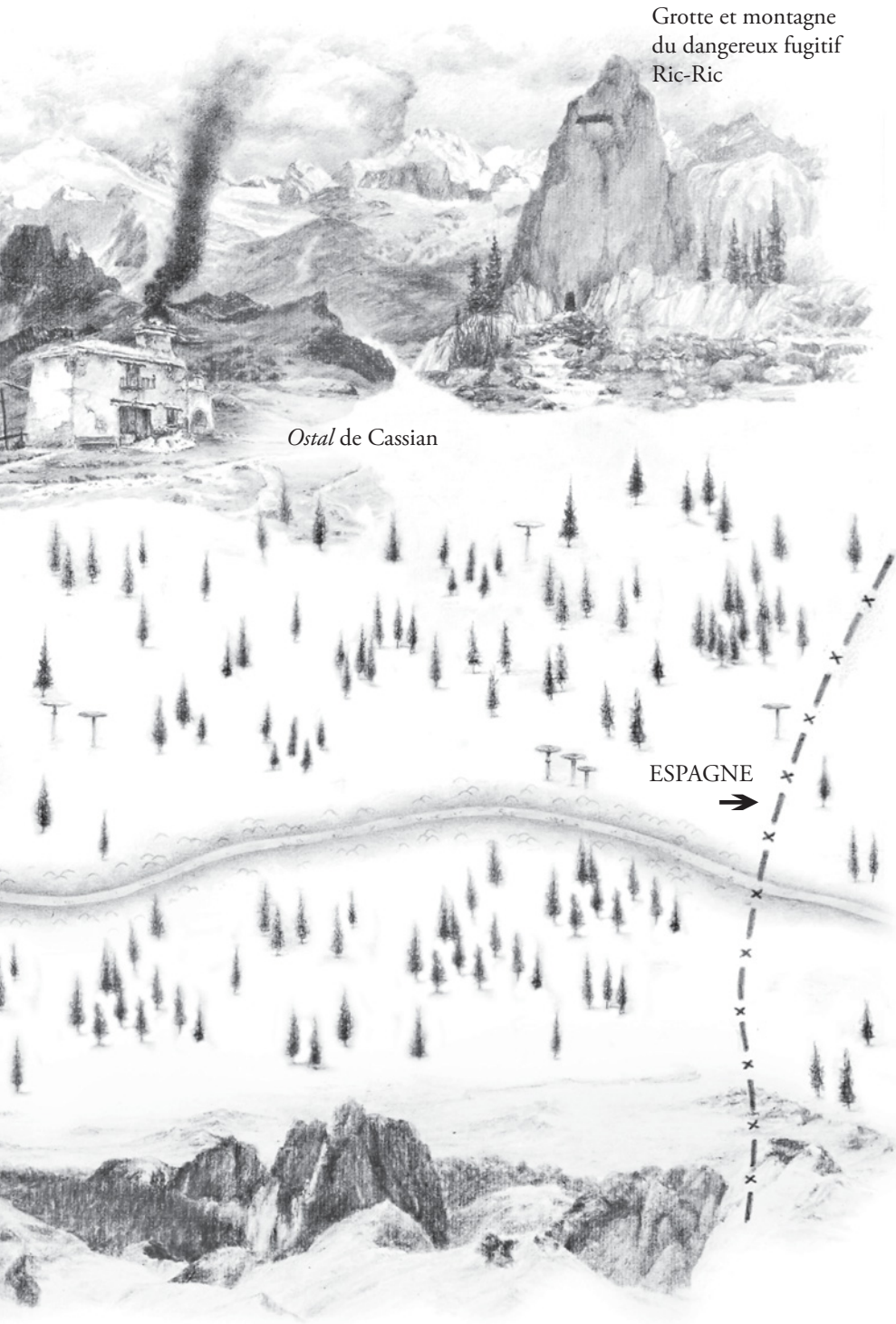
roman traduit du catalan
par Marianne Millon

illustrations de Quim Hereu

ACTES SUD

Carte de la vallée des Pyrénées où se sont déroulés les événements fantastiques des années 1888 et 1889, avec le détail des lieux les plus importants, et où le célèbre général Féraud-d'Hubert trouva la gloire.




Grotte et montagne
du dangereux fugitif
Ric-Ric
Ostal de Cassian
ESPAGNE

Les gens ordinaires n'ont pas conscience de leur pouvoir.

Joan Brossa

Le mal n'existe pas, c'est le Pouvoir, qui existe.

Krishnamurti





PREMIÈRE PARTIE



Né en l'an 888, c'était le guerrier le plus redoutable du royaume des Francs. Son nom était Filis Mundi, et on finit par l'appeler Philomène. Il tua des Sarrazins dans le Sud, des Saxons dans les étangs et des Vikings sur la côte. Un jour, Philomène demanda à Louis III l'Aveugle :

— Mon Roi, où réside le Pouvoir sur les hommes ?

Le roi, qui n'était pas aveugle, regarda ses mains et lui dit :

— Je suis un monarque, effectivement, mais l'essence du Pouvoir est faite d'une substance si éthérée que personne ne sait où elle se cache.

Et à compter de ce jour, Philomène consacra sa vie à la recherche du Pouvoir.

— Le Pouvoir se cache sur la montagne la plus haute, lui dit un ermite orthodoxe.

— Le Pouvoir provient de graines minuscules, lui dit un mage oriental.

— Le Pouvoir attend dans la grotte la plus profonde, lui dit un savant juif.

Et après avoir écouté le mage, l'ermite et le savant, Philomène se laissa dépérir, car même le guerrier le plus redoutable ne pouvait résoudre une énigme qui se cachait dans la grotte la plus profonde, sur le sommet le plus haut, tout en étant une graine minuscule.

CHAPITRE I

RIC-RIC, FUGITIF ET ANARCHISTE, SE PERD DANS LES PYRÉNÉES, OÙ IL DÉCOUVRE UNE NATURE SAUVAGE ET CRUELLE

En 1888, quand on voulait franchir cette muraille de sommets appelés les Pyrénées, on passait par une vallée étroite au centre de laquelle se tenait un village solitaire, la Vella. Ses habitants étaient des gens bons et humbles, mais une autre sorte d'individus y vivait également : ceux qui préféraient le lucre à la loi, qui empruntaient des chemins de montagne pour éviter frontières et droits de douane, et que tous nommaient les *muscats* à cause de la couleur violet foncé de leur *barretina*.

La *barretina* mauve les identifiait. Ce bonnet mesurait parfois huit empans. Si nécessaire, il servait de corde ou de ceinture, ou de gibecière faute de sac. Rempli de cailloux, il se transformait en un gourdin silencieux. Mais c'était surtout un code. Porté incliné vers l'arrière, cela voulait dire que l'homme vendait du blé. Penché à gauche, qu'il vendait des ustensiles, et à droite, des armes. Un nœud signifiait que le propriétaire du bonnet avait tué un homme ; deux nœuds, deux hommes ou plus. Une *barretina* avec un brin de romarin était un avertissement : "Danger, la Garde civile rôde." Les *muscats* partageaient des intérêts et des superstitions, et, comme les pêcheurs, ils considéraient que lors de leurs voyages transfrontaliers, ils devaient éviter la présence des femmes, qui portaient malheur. Ils buvaient des quantités invraisemblables de *vincaud*, un vin mélangé avec des herbes qu'on servait très chaud, et quand il leur montait à la tête, ils pouvaient tuer un homme avec autant d'indifférence que pour décapiter un lapin. De tristes sires.

Les *muscats* portaient des ballots de contrebande de vingt-cinq kilos attachés dans le dos. Avec cette charge pour gravir la montagne, il était impossible d'effectuer le trajet entre l'Espagne et la France sans passer une nuit sur place, dans un refuge. Tous les *muscats* de la Vella connaissaient donc la maison de Cassian. Ou, comme on disait dans leur langue, l'*ostal* de Cassian.

En 1888, mille ans après la naissance de Philomène, sur les sommets des Pyrénées orientales vivait un homme qui assurait être le descendant direct du grand guerrier. Il s'appelait Cassian, et de son ancêtre primitif il avait hérité la stature imposante, la barbe rousse et les sourcils encore plus roux. Comme il avait perdu ses cheveux, il faisait partie de ces hommes qui portent la calvitie comme un attribut. Pour compenser, il s'était laissé pousser de longues pattes dans le prolongement d'une moustache presque orange qui se détachait sur son menton pelé. Il régentait son *ostal* comme un royaume secret au sommet de la montagne, au milieu d'une petite prairie de mauvaises herbes piétinées par les *muscats*. La dégradation de l'environnement annonçait la présence humaine : l'*ostal* était entouré de résidus : vieux fers à cheval et bric-à-brac oxydés, carcasses de bétail à demi enterrées et détritus de toute sorte.

La bâtisse était un rectangle au toit recouvert d'ardoise noire.

À l'intérieur, le long du mur, un comptoir poisseux de bois brut, soutenu par de vieux barils, auxquels étaient accrochés des morceaux de sacs en toile de jute. Le comptoir était criblé de petits trous dans lesquels reposaient des cadavres de mouches qui avaient connu une horrible agonie, plongées dans des flaques de la boisson locale, le *vincaud*. Au fond, la cheminée. Une énorme gueule fumée, avec trois crochets de fer noirci d'où pendaient de grosses marmites, rudimentaires et ventrues.

Les *muscats* n'avaient pas d'amis. Pourtant, Cassian faisait parfois des confidences à certains de ses hôtes.

— Tu sais, je descends de Philomène, le grand guerrier franc, et un jour je trouverai le Pouvoir, qui se cache tout près d'ici, quelque part, lui disait-il.

*

Ric-Ric fit irruption à l'*ostal* de Cassian un soir d'automne 1888. Il entra, avec ses petits yeux et ses sourcils noirs, ses cheveux longs, comme ceux de Jésus sur la croix, et personne, ni Cassian ni les *muscats*, ne songea que ce si petit homme allait changer leur existence. Personne ne pensa qu'il allait même transformer les Pyrénées et le monde entier. Personne. Et à raison. Quel tableau. Ils n'avaient jamais vu quelqu'un d'aussi peu équipé pour la montagne. Chaussures de ville, manteau noir éculé, et un chapeau melon aussi noir que sa barbe et sa moustache. C'était un individu trapu, au torse large, aux bras et aux jambes un peu courts mais robustes. Un peu négligé, un peu ridicule : un œil avait le regard d'un renard, et l'autre celui d'une poule. Il entra et s'assit devant la cheminée en tremblant de froid et en serrant les bras, comme si son corps était une écorce.

Cassian lui expliqua que ce n'était pas un hôtel, mais une cachette, un lieu clandestin que seuls les contrebandiers fréquentaient. S'il voulait y passer la nuit, il devait payer trois réaux. Mais le petit homme n'en avait pas le premier. Alors un vieux *muscat* éleva la voix :

— C'est sûrement un mouchard.

Et un autre, qui mastiquait de gros morceaux de fromage, lui demanda :

— Qui t'envoie ? La police espagnole, ou la française ?

Cassian demanda à la ronde :

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

Et les *muscats* de lui répondre, comme pour donner une adresse dans la rue :

— Gorge, gorge.

Cassian sortit une arme de sous le comptoir. Des années plus tôt, un carliste sur le chemin de l'exil la lui avait donnée en paiement de son séjour. C'était un revolver de bonne qualité, un Lefaucheux modèle 1863. Sur la culasse était gravée une inscription : "Usine d'Oviedo." Cassian introduisit les six balles dans le tambour et, de la pointe de son arme, il obligea Ric-Ric à sortir de l'*ostal* avec lui.

Ils firent deux cents pas, Ric-Ric avec le canon du Lefaucheux incrusté entre les côtes, et arrivèrent au bord d'une gorge. Au sommet du monde, il était plus facile de tuer, car là-haut, l'oubli remplaçait la violence : on poussait un homme, et la nature l'avalait tout simplement, comme s'il n'avait jamais existé. Ils avaient l'habitude de jeter les victimes dans des gorges qui n'étaient pas exactement des ravins, mais des fissures abyssales. Les *muscats* disaient que les gorges des Pyrénées contenaient tellement de cadavres qu'un jour les os déborderaient des profondeurs.

Cassian ordonna à Ric-Ric de s'arrêter devant une de ces gorges, un orifice qui s'ouvrait dans le sol comme un puits, dont la bouche n'était pas ronde, mais étroite et allongée, semblable au sourire d'un démon. On ne voyait pas le fond. Lorsque Ric-Ric se trouva entre la gorge et l'arme, Cassian insista encore :

Paie les trois réaux, et je te laisse partir.

Ric-Ric tomba à genoux en sanglotant, et avoua : il fuyait la loi car c'était un révolutionnaire anarchiste. Quand on l'emmenait au commissariat, on le frappait avec une barre de fer. "Ris, ris, maintenant on va voir si tu ris", lui disaient-ils. Et lui, à demi fou, répondait toujours : "Ric, ric !" (" Je ris, je ris"). D'où son nom. Mais en cette année 1888, Barcelone était le siège d'une Exposition universelle. Les autorités voulaient nettoyer la ville de la racaille, la police était partout et, las de se faire rosser, il avait fui. Mais il ne pouvait s'éloigner davantage : de l'autre côté de la frontière, il y avait aussi des flics et des juges. Il acheva sur un pathétique :

— Ne me livre pas aux réactionnaires, camarade.

Cassian s'y connaissait en hommes et il se dit que, si cet individu était un révolutionnaire, ce devait en être un de troisième ou quatrième catégorie : non, définitivement, Ric-Ric n'était qu'un insolent arrivé à son *ostal* par pur hasard, parce qu'en montagne, comme en mer, il y a des naufragés. Il ne le jeta pas dans le ravin. Il rengaina son arme et l'emmena ailleurs, non loin de l'*ostal* : au pied d'une montagne.

Cassian et Ric-Ric s'engagèrent dans une sorte de passage, un chemin étroit entre deux murs de pierre. Au fond s'ouvrait

une fissure dans la roche. Ils y entrèrent. À l'intérieur, l'espace acquérait les proportions d'une cellule de moine. Les murs, couleur plomb, étaient rugueux. On entendait le vent siffler en hennissant comme un âne. Il faisait plus froid dedans que dehors.

Cassian fit un geste de la main en abordant cet espace minuscule comme si c'était un empire.

— Je vais t'apporter une pelle et une pioche pour que tu l'agrandisses, lui dit-il. *T'i serás força ben, en la tià cauna**.

Cauna signifiait grotte.

Ric-Ric jeta un regard circulaire. Il était difficile de savoir ce qu'il pensait.

— Et tu ne pourrais pas aussi m'apporter un canapé, camarade ? se contenta-t-il d'objecter.

Cassian éclata de rire. Il le planta là, et en le voyant revenir seul, les *muscats* pensèrent que Ric-Ric avait cessé d'exister, au fond de la gorge.

— Je ne l'ai pas poussé, dit Cassian. Ce n'était pas un mouchard.

Ils lui demandèrent comment il pouvait en être aussi sûr.

— La police n'enverrait jamais un espion sans un sou en poche.

Et il ajouta :

— À compter d'aujourd'hui, ce sera le domestique de la maison.

Tous les *muscats* comprirent ce que cela signifiait. La vallée était régentée par les *ostals*. Les gens ne possédaient pas les maisons, c'était l'inverse. On ne vous demandait jamais de quelle famille vous étiez, mais à quel *ostal* vous apparteniez. Les maisons puissantes avaient un domestique. Et les domestiques de cette vallée étaient spécialement affectés au service des propriétaires des *ostals*. Les travaux les plus durs et les plus pénibles leur étaient réservés. En échange, ils recevaient un salaire, aussi minime fût-il, on leur donnait une chambre avec un lit et un pot de chambre et, malgré cette vie soumise, ils faisaient partie de la famille.

* "Tu seras très bien, dans ta *cauna*." *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Mais la montagne dégradait tout ce qu'il y avait dans la vallée. Plus ils vivaient en altitude, plus la loi des hommes s'évaporait et s'estompait. Et lorsque Cassian annonça que Ric-Ric serait le domestique de l'*ostal*, il voulait dire que ce dernier aurait toutes les obligations d'un domestique, mais pas les privilèges : il ne vivrait pas sous le même toit et ne ferait pas partie de la famille, car les *muscats* n'en étaient pas une, ils étaient autre chose. Ceux-ci acquiescèrent, satisfaits, car ils avaient toujours pensé que Cassian manquait de personnel. Et ils dirent ce que n'importe quel homme de la vallée aurait dit d'un domestique :

— S'il s'enfuit, on te le ramènera.

*

Cassian l'aida à aménager cette crypte naturelle, la *cauna*. Ric-Ric agrandit l'entrée et l'intérieur, et il construisit une porte qui ressemblait à la barque d'un naufragé. Il pouvait même la fermer avec un verrou de basse-cour, grand et oxydé. Quand on l'ouvrait, les charnières grinçaient, comme si elles avaient écrasé une souris, et on pénétrait dans une grotte de cinq pas de long sur six de large. Il y avait un matelas nu, rembourré avec de la paille. À côté, un très vieux poêle en fer. La fumée était canalisée par un long tuyau en forme de coude. En résumé, il s'était construit une habitation troglodytique.

Mais Ric-Ric ne regagnait la *cauna* que le soir. Il passait ses journées à travailler à l'*ostal*, soumis à un rythme épuisant. On lui attribuait les tâches les plus ingrates : s'écorcher les mains en coupant du bois, nourrir les lapins en cage, rapporter à la maison de l'eau propre du ruisseau le plus proche en se gelant les doigts sur l'anse des seaux, laver le sol avec un balai de bruyère… Il faisait également office de serveur : il devait apporter les consommations, le pain, le fromage, les pois chiches et le lard aux *muscats*, qui le traitaient en fonction de l'idée que l'on se faisait du mot *domestique* dans la vallée. Ils l'appelaient d'un long sifflement, comme un chien, et quand ils l'avaient près d'eux, ils se servaient de sa chemise comme d'une serviette.

La gardienne de la maison était une horrible oie, vieille et criarde, et plus chauve que Cassian. Cette oie avait une histoire. D'après ce qui était parvenu aux oreilles de Ric-Ric, au début, il y en avait six. Les cinq autres décidèrent qu'elle serait celle du rang inférieur, aussi prirent-elles l'habitude de lui picorer la tête. D'où la calvitie. À chaque fois qu'elle se penchait pour manger un ver ou une graine, les oies qui se trouvaient près d'elle la punissaient de leur bec. Pour lui voler le ver ou la graine et pour lui rappeler qu'elle était la dernière des oies. À la fin, le pauvre animal n'avait plus ni poil ni peau sur la partie supérieure du crâne, l'os était apparent, blanc et rond comme une boule de billard, et recouvert d'une couche de sang séché.

Paradoxalement, le malheur de cette oie lui sauva la vie. À chaque fois que Cassian avait besoin de viande pour la marmite et de beurre pour le garde-manger, sa hache choisissait le volatile le plus dodu et au plumage le plus lustré. Et quand il ne resta plus que l'oie chauve, il décida de la gracier, sa chair étant maintenant trop sèche pour la cuire et parce qu'elle braillait si fort, de façon si indignée, qu'elle servait de gardienne plus zélée qu'un chien. L'Oie Chauve se retrouva sans ennemies, solitaire mais triomphante. Elle allait et venait dans le bâtiment telle la reine des Pyrénées : elle balançait son corps arrondi, la tête très droite, le cou long comme un périscope et le regard présomptueux. Elle détestait Ric-Ric, peut-être parce que dans cet homme aussi soumis à Cassian qu'un animal de basse-cour, elle voyait une réplique de ses anciennes congénères. Elle le poursuivait toujours et le pinçait du bec, juste derrière les genoux.

Mais le pire, c'était les ustensiles que Ric-Ric devait manipuler tous les jours, la sensation que mille hommes les avaient utilisés avant lui. Tout ce que touchaient ses doigts était vieux et usé. Les manches des marteaux étaient faits d'un bois centenaire, les dents des scies arrondies et plates, telles des molaires. Peut-être parce que chaque objet qui parvenait à cette hauteur devait accomplir un trajet long, tortueux et sporadique, et le manque d'approvisionnement obligeait à réparer et à reconstruire. Tout l'*ostal* empestait un concentré de sueur, de tabac, de *vincaud* rance et surtout d'alfa moisi. Une odeur d'étable humaine. Il y avait des toiles d'araignées sur toutes

les poutres et dans tous les coins, grandes comme des voiles triangulaires et maculées de suie. L'air vétuste et décrépit de la maison contaminait la nature environnante. Autour du bâtiment, poussait une herbe toujours jaunie, malade et lasse de vivre. La seule exception dans ce paysage triste et déprimé étaient les champignons. Des champignons géants qui remplissaient le paysage et auxquels personne ne prêtait plus d'attention ou d'intérêt qu'à l'herbe.

Ces champignons.

Les *muscats* y étaient si habitués qu'ils ne les voyaient même plus. Mais Ric-Ric était un citadin, il n'avait jamais vu de champignons d'une taille aussi extraordinaire. Tous les matins, quand il parcourait le court trajet entre l'*ostal* et la *cauna*, il en voyait des douzaines, d'une taille colossale. Les plus petits avaient la taille d'un tabouret et il pouvait s'y asseoir, tandis que les grands lui arrivaient à la poitrine. Des champignons géants, couleur jaune d'œuf, algue ou de mille tons d'ocre. Le tronc était un cylindre parfait, sain et robuste, qui poussait droit et ferme. La taille des chapeaux, sphériques, était très variée. Certains étaient grands comme des roues de chariot. Ils apparaissaient ici et là, dispersés sans ordre. Peu importait le terrain. Ici, un, là, deux, et au fond, sur ces arbres, plus d'une douzaine, regroupés, affichant une arrogance immobile.

Ric-Ric ne tarda pas à se lasser de son régime de travail. Un jour, il était accroupi, frottant le sol, quand l'Oie Chauve se planta devant lui en ouvrant les ailes et en lâchant des fientes liquides. "Cra, cra, cra !", croassa-t-elle. Cela l'indigna.

— Camarade ! Ne sois pas complice de l'exploitation capitaliste. Dans le fond, toi aussi, tu es une victime, car tu ne sais rien de l'Idéal. Laisse-moi t'expliquer les principes de l'anarchisme internationaliste, dit-il en s'adressant à Cassian.

Et Ric-Ric se lança dans une dissertation abrupte. Il décrivit une future Arcadie heureuse où toutes les hiérarchies seraient abolies, où l'Homme Nouveau aurait dépassé les conflits et jouirait d'une Nouvelle Ère libertaire. Cassian l'écoutait, bouche bée, à tel point que la cigarette pendait de sa lèvre inférieure. Il laissa Ric-Ric s'expliquer puis lui dit, sur un ton amical et ému :

— Tu as parfaitement raison, Ric-Ric. Ici, perdu au milieu des montagnes incultes, je n'avais pas accès à de si nobles utopies. Tu m'as ouvert les yeux. Et tes paroles sont une authentique révélation. Approche, mon ami, je veux te donner un baiser fraternel.

Quand il fut près de lui, Cassian lui décocha deux gifles, une sur chaque joue. Deux gifles sonores, comme si quelqu'un de furieux avait tapé un paillasson mouillé contre un mur.

Ric-Ric ! Cet idiot aspirait à convertir le monde. Et il le lui expliquait, à lui ! Au descendant de Philomène, qui consacrait sa vie à chercher la source du Pouvoir.

— Peut-être que dans les tavernes de Barcelone, tu réussis à en embobiner certains avec ce discours de pacotille. Pas moi. Si au lieu de prétendre libérer l'humanité tout entière, tu pensais à libérer un individu précis, tu ne serais pas à genoux en ce moment, fit Cassian.

Ric-Ric protesta et Cassian posa le Lefaucheux sur le comptoir d'un coup sec.

— Je vais te le prouver. Tout ce que tu as à faire, c'est de me tirer dessus. Et tu ne seras plus un domestique, mais le patron de l'*ostal*.

Cassian prit Ric-Ric par le poignet d'un geste brusque, l'obligea à saisir la culasse et posa le canon sur sa poitrine.

— Ne t'inquiète pas pour les *muscats*. Ils ne te feront rien. Ils admirent les hommes insoumis et décidés. Allez.

Mais Ric-Ric retira sa main et allégua d'une voix tremblante que ce serait un crime à cause du capital, pas contre le capital. Cassian l'interrompit d'un air méprisant et s'adressa ainsi à lui :

— Tu vois ? Tu n'as pas ces idées parce que tu es opprimé. Tu es opprimé parce que tu as ces idées.

*

D'après la légende de Philomène, le Pouvoir se cachait dans la grotte la plus profonde. Au fond de la grotte, il y avait une graine.

C'était l'automne et il ne faisait pas encore très froid, mais dans la *cauna* de Ric-Ric, la chaleur n'entrait jamais. Le soir,

le poêle dévorait des troncs d'arbres comme une locomotive. Mais la roche était imprégnée d'une humidité ancienne et tenace. Et puis, toutes les cinq ou six nuits, il recevait une visite.

Parfois, à l'heure la plus sombre, il était réveillé par une présence perturbante : Cassian, une lanterne à la main, collé à la paroi de la grotte. Il cherchait quelque chose avec cette attitude solitaire des fantômes. La chandelle faisait battre des paupières Ric-Ric et il se protégeait le visage d'une main, comme s'il avait mal aux yeux. Il se redressait à demi sur le matelas et alors, entre les ténèbres et la lumière éblouissante du quinquet, Cassian le regardait tel un intrus.

— Tu as trouvé quelque chose ? lui demandait-il. Des graines, de petites graines. Tu les as trouvées ?

Cassian désignait d'un doigt le centre de la paroi. Et d'une voix inexpressive, il lui ordonnait :

— Creuse. Ici. Sors-toi du lit et creuse encore un peu, sale fainéant.

CHAPITRE II

RIC-RIC RÉVEILLE ACCIDENTELLEMENT UN MONSTRE ENDORMI DEPUIS DES TEMPS IMMÉMORIAUX

Les premiers flocons de neige tombèrent à la mi-octobre, encore timides, comme des explorateurs en territoire ennemi. L'*ostal* de Cassian salissait cette neige si pure : les *muscats* la foulaient et transformaient les abords de la maison en un bourbier noir et liquide.

Un jour où Ric-Ric se rendait au ruisseau, le seau lui glissa des doigts et tomba à l'eau. Il se mit à courir pour le repêcher. Le seau heurta les cailloux qui sortaient de l'eau arrondis comme des œufs, jusqu'à se retrouver pris dans un méandre. L'incident n'aurait guère eu d'importance si le récipient ne s'était coincé juste devant un chemin dissimulé par la végétation que Ric-Ric ne connaissait pas encore. Il s'y engagea.

Le chemin descendait, parfois abruptement. Les *muscats* lui avaient appris que ces pentes raides et pleines de cailloux s'appelaient des *tarteres*. Ces pans de montagne rocheux étaient surprenants. Et il était encore plus surprenant de constater que des champignons poussaient même là, émergeant entre de gros blocs et sur un terrain en pente. La plupart des rocs étaient si gros et si hauts, que si on s'asseyait dessus, on avait les jambes qui pendaient dans le vide, comme celles d'un enfant sur une chaise haute.

Il marchait depuis un certain temps quand il songea qu'un homme portant des chaussures de ville béant comme la gueule d'un crocodile, ne devait pas se perdre sur les sentiers pyrénéens. Il allait faire demi-tour quand il découvrit un filet de fumée s'élevant au-dessus d'une rangée d'arbres compacte. En suivant la fumée, il parvint à une petite plaine. Au beau milieu, une maison.

Un enfant aurait pu la dessiner. Carrée, deux fenêtres encadrant la porte, un toit très pointu et une cheminée en pierre. Les fumées d'une cheminée humaine peuvent être de nombreuses sortes. L'*ostal* de Cassian, par exemple, émettait une fumée clandestine, abjecte. Mais celle-ci était bénéfique. Une petite colonne blanche et nette qui montait au ciel droite comme un cierge. La construction était enveloppée d'un très joli muret en pierre sèche, de l'ardoise, comme le toit. Le mur n'arrivait même pas à la taille d'un adulte, ce n'était donc pas un obstacle, mais une limite, une façon de proclamer : jusqu'au mur, le monde appartient à la nature indomptable des Pyrénées, mais après, l'espace est la propriété inaliénable des hommes. Et pour établir ce principe, derrière le muret s'étendait la preuve la plus catégorique de colonisation humaine : un jardin. Cultivé par un vieil homme. Celui-ci bomba le torse et lui dit quelque chose d'une voix rude. C'était une invitation à franchir la barrière, presque un ordre. Ric-Ric obéit avec réticence. Mais le vieux l'invita immédiatement à entrer dans son *ostal*, à boire du *vincaud* et manger du fromage de chèvre. C'était le nom du vieux : le Vieux.

À l'intérieur, l'attendaient une petite salle à manger, une femme et un enfant. Les seules femmes que Ric-Ric avait connues empestaient la sardine. Celle-ci sentait le savon au romarin. Rousse, approchant la quarantaine. Les cheveux blond foncé, comme le miel qui est resté longtemps dans un pot en verre, le corps mince et ferme. Elle s'appelait Mailís et l'enfant, Alban. Il n'était pas normal : un filet de bave coulait à droite de sa lèvre inférieure. Dès qu'il vit Ric-Ric, il lui sauta dessus et le prit par la taille, la joue droite collée à son nombril comme s'il l'auscultait, tout en répétant comme un automate :

— T'aimi *força, t'aimi, t'aimi.*

T'aimi signifie je t'aime. C'était un enfant perturbé. Ric-Ric ne tarda pas à s'apercevoir que la femme était spéciale : sur les étagères, rustiques, il y avait des livres, pour la plupart des dictionnaires rédigés en différentes langues, des manuels de grammaire… Des livres ! Dans les Pyrénées ! Leur présence lui semblait aussi incongrue ici qu'au fond de la mer.

Mailís le désigna d'un index impératif, un doigt inflexible, et lui dit qu'il ne resterait dîner que s'il la laissait lui laver et lui couper les cheveux, qui étaient si sales et emmêlés. Ric-Ric comprit que ce doigt symbolisait son caractère : elle était institutrice.

Soudain, l'enfant adressa un regard inquiet à Ric-Ric :

— *Ont es lo mieu caval ?*

Mailís voulut s'expliquer. Un jour, l'enfant avait monté un poulain. Pour Alban, l'expérience avait été si heureuse qu'il réclamait toujours de recommencer. Alors, après le repas, il se produisit un petit miracle : la maladie du gamin et la part sauvage de Ric-Ric se comprirent. L'homme s'assit, l'enfant dans les bras, et lui donna de petites tapes dans le dos, avec l'amour rude mais indéfectible des gorilles quand ils prennent leurs petits dans leurs bras. Et ils restèrent un moment ainsi, Alban murmurant *"t'aimi, t'aimi"*, et Ric-Ric, les cheveux maintenant propres et courts, lui disant à l'oreille : "À mon retour, je te rapporterai un *caval*, un *caval*…" Mailís remplit une cuvette avec de l'eau chaude. Elle sortit et s'agenouilla dans l'herbe. Elle se remonta les manches et plongea les avant-bras dans l'eau fumante. Il la suivit, s'assit sur le banc de pierre qui longeait la façade et la regarda.

Mailís se tenait à cinq mètres du banc de pierre, se découpant sur la chaîne des Pyrénées. Une distance pudique, suffisante pour que chacun feigne d'ignorer l'autre. Mais ils n'étaient séparés que par un souffle d'air. C'était la première femme qu'il voyait depuis son arrivée dans les Pyrénées. Il regardait surtout ses bras nus, très blancs. Il souhaitait qu'elle remonte un peu plus ses manches, un peu plus. Même de dos, elle pouvait sentir son intérêt. Et cela ne lui déplaisait pas. Pour les hommes de la vallée, une femme de quarante ans était déjà aussi vieille que les montagnes. Et soudain apparaissait un étranger qui la regardait avec du désir. Non, ces yeux ne la gênaient pas : elle remonta ses manches et trempa ses bras dans l'eau chaude. Elle en remarqua immédiatement l'effet : un frémissement derrière elle. Quand Mailís eut terminé ses ablutions, ils ne se parlèrent pas. Il semblait plus troublé qu'elle. Il partit à toute vitesse.

Mais il revint. L'automne 1888 fut le témoin de plusieurs visites de Ric-Ric à l'*ostal* de Mailís. Quand il franchissait le seuil, Alban bondissait sur lui pour l'embrasser :

— *Ont es lo mieu caval ?*

— Bientôt, je te l'amènerai bientôt, lui répondait Ric-Ric.

Elle pointait sur lui son doigt de maîtresse d'école, le disputait à cause de ses cheveux longs, les lui lavait et les coupait. Après le dîner, il s'asseyait dehors, pour fumer sur le banc de pierre. Et elle, comme toujours, trempait ses bras dans la cuvette d'eau fumante. De dos, sur l'herbe, se découpant sur la chaîne des Pyrénées.

N'importe qui aurait vu qu'il s'agissait d'un individu rustre, aux idées farfelues, mais à cette altitude, on ne pouvait pas choisir ses visiteurs. Et il avait des traits d'esprit amusants. Un jour, le poulain d'Alban revint dans la conversation.

— Vous pourriez en voler un ? lui demanda-t-il. Après tout, la propriété privée, c'est le vol.

Mailís et le Vieux échangèrent un regard, déconcertés. Il leur fallut un moment avant de s'esclaffer. Ric-Ric ne précisa jamais qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie.

*

Aux derniers jours de l'automne, Ric-Ric pensait souvent à Mailís et à son index énergique. Il imaginait qu'un jour il oserait la prendre par la taille. Mais ce n'étaient que les fantaisies de quelqu'un qui vivait dans une grotte immonde, remplie de bouteilles de l'agreste *vincaud* de la vallée, volées à l'*ostal*. Pendant cette période, Ric-Ric eut une conversation qui précipita tout.

Cassian lui annonça qu'il allait fermer l'*ostal*. L'hiver approchait. Il y avait déjà trente centimètres de neige, et quand le froid arriverait pour de bon, il y aurait au moins deux mètres. Les chemins deviendraient impraticables, le monde serait paralysé. À ce stade, même les *ostals* les plus entêtés ne pouvaient résister. Les rares clients se résignaient donc à une retraite temporaire. La majorité descendait dans la vallée, à la Vella, où ils demandaient refuge à d'autres *ostals* amis, attendant

que la vie ressuscite avec le printemps. Comme tous les ans, Cassian avait prévu de fermer son *ostal* pour passer du côté français, où il avait un commerce pas très légal de vins et de vinaigres. Il ne reviendrait pas avant la réouverture des chemins et que les *muscats* reprennent la route de la contrebande.

Ric-Ric, qui ignorait tout des us et coutumes de la montagne, fut très surpris de cette évacuation générale. Mailís, le Vieux et Alban allaient faire leurs valises pour se rendre à la Vella, où ils passeraient les mois les plus froids. Cela signifiait qu'il ne la reverrait pas avant longtemps. Il décida donc d'aller rendre une dernière visite à la jeune femme.

Il arriva juste à temps. La salle à manger était encombrée de paquets et de bagages, prêts à être emportés. Quand Ric-Ric entra par la porte, il la trouva en train de faire des ballots avec des draps. Ils n'avaient pas besoin de se parler. Il avança et elle recula, indécise, jusqu'à se retrouver le dos au mur.

Ric-Ric allait franchir les quelques centimètres qui séparaient ses lèvres de celles de la jeune femme quand la porte s'ouvrit. C'étaient le Vieux et Alban, arrivant de la Vella avec une charrette de location qui allait les emmener à la vallée. Surpris, Ric-Ric s'écarta de Mailís et celle-ci, encore troublée, reprit le contrôle de la situation. Elle parla à tout le monde, même si elle s'adressait en fait à lui :

— Monsieur Ric-Ric n'est pas très galant, cet après-midi il a profité de l'hospitalité de notre *ostal*, mais il n'a pas encore daigné m'inviter dans le sien. Et demain, nous partons dans la vallée et nous ne reviendrons pas avant le printemps.

C'était une façon de l'aider à finir de concrétiser le rendez-vous. Mais Ric-Ric se sentait encore un peu confus de l'interruption de l'enfant et du vieil homme. Elle dut prendre l'initiative :

— Mais je suis sûre que demain, il m'invitera à prendre le petit-déjeuner si je lui rends visite de bon matin.

*

Un rendez-vous avec Mailís ! Quand Ric-Ric retourna à l'*ostal*, Cassian était très occupé à faire l'inventaire et ses bagages.

Le plan était le suivant : le lendemain, Cassian se rendrait en France ; Ric-Ric, en tant que domestique, passerait l'hiver dans sa grotte, en faisant de petites incursions à l'*ostal* pour l'entretenir. Il devait juste veiller à ce que la neige ne recouvre pas la porte. Cassian lui laissait des provisions à foison.

— *D'acòrdi ?* Et surtout, continue à creuser la paroi de la grotte.

Puis il ajouta :

— Si tu trouves de petites graines incrustées, comme des grains de poivre, conserve-les dans un tube. Tu as compris ? C'est très important. Mets-les de côté et n'en parle à personne.

Après avoir prononcé ces mots, il jeta un regard mélancolique au feu. Ric-Ric pouvait lire dans ses pensées, son amertume : il était le descendant de Philomène et il n'avait pas encore trouvé le Pouvoir. Où se cachait-il ? Où ? Le soir, Cassian lui offrit une bouteille de *vincaud :*

— Tiens, prends. Parce que c'est le dernier soir et parce que je suis un bon maître. Et maintenant, retourne dans ta *cauna.*

— Merci, camarade, lui dit Ric-Ric.

Ce que Cassian ignorait, mais pas l'oie, c'était que dans la journée, Ric-Ric lui avait déjà volé trois bouteilles, qu'il avait emportées en cachette. Cette nuit-là, quand il sortit de l'*ostal*, il était ivre. Il neigeait. Un rideau de neige doux et muet. Les flocons étaient si légers qu'ils ne tombaient pas droit, comme les gouttes de pluie, mais traçaient des courbes dans l'air. Il avait froid. Il releva le col de son manteau noir et enfonça son chapeau melon jusqu'aux sourcils. Il regarda le ciel : la lune ressemblait à un fromage moisi. Il se dit que les Pyrénées enlaidissaient tout, que tout ce qui l'entourait, que ce soient des terrains rocailleux aux pierres anguleuses ou des forêts blanchies par cette maudite neige, était plein d'énergies hostiles. Tout sauf elle.

Sur le chemin de la grotte, il pensa à elle. L'alcool lui brouillait l'esprit, mais il se rappelait parfaitement que Mailís viendrait le lendemain, à l'aube. Il avait bien fait de lui donner rendez-vous à l'*ostal* de Cassian et pas dans sa *cauna*, remplie d'immondices, de suie et de couvertures en peau de chèvre tachées de mille masturbations. Il devait faire attention : le

lendemain, arriver avant elle, l'attendre et l'emmener immédiatement se promener dans la forêt ou ailleurs. Parce que la règle la plus ferme des contrebandiers les poussait à éviter tout contact avec des femmes. La présence d'une femme, une *femna*, comme ils disaient, provoquait des avalanches et des arrestations imprévues. Les *muscats* étaient ainsi, plus une croyance était irrationnelle, plus ils s'y attachaient. Oui, pour éviter des conflits et des malentendus, il allait devoir se lever tôt. Très tôt.

Il parcourut la dernière portion du chemin menant à la grotte. Des deux côtés, des pentes enneigées, avec des forêts de jeunes arbres. Il s'arrêta dans un tournant et regarda sur sa droite. C'était une pente à quarante-cinq degrés saupoudrée d'arbres minces. Entre les petits arbres, plus haut, il y avait quatre de ces champignons grandioses, groupés. Et cela arriva.

L'amour.

Cette nuit, dans cette courbe enneigée, un sentiment nouveau naquit chez Ric-Ric. En regardant ces quatre champignons, en haut d'un versant, il sentit la joie dans sa poitrine. Une force enthousiaste, comme un aiglon qui lutte pour briser sa coquille. Une joie qui lui annonçait qu'avec Mailís, sa vie allait changer. Et il se dit que cela, cette euphorie si nette, si insolite, devait nécessairement être de l'amour, et que l'amour était une sorte de révolution intérieure.

Alors il se rappela qu'il l'avait invitée à prendre le petit-déjeuner et qu'il n'avait rien à manger. Amoureux, ivre, regardant ces champignons grands et fiers, il pensa : "Je vais en couper un bon morceau et je le mettrai sur le poêle, ce sera comme manger un gâteau." Lui seul pouvait concevoir une telle sottise. Mais ce fut ainsi que tout commença.

Il grimpa, s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, s'accrochant aux branches des jeunes arbres, heureux qu'à l'euphorie du *vincaud* s'ajoute celle de l'amour. Tandis qu'il montait, le chapeau melon et le manteau noir contrastaient avec cette neige si blanche, argentée sous la lune. Les quatre champignons émergeaient avec un orgueil vertical. De la main, il chassa la neige du chapeau de l'un d'eux, un chapeau rond et grand comme une table de jeu. Ce chapeau avait la peau

fine et froide, humide, la surface était légèrement bombée. Il voulait en couper un triangle, comme une portion de gâteau. Le couteau, tenu par un homme gorgé d'alcool et d'amour, pratiqua une incision.

À ce moment, on entendit une sorte de son guttural et étouffé, un mugissement lointain. Ric-Ric jeta un regard circulaire. La nuit ne dissimulait aucune vache. Il se concentra de nouveau sur ce qu'il avait entre les mains.

Le champignon tout entier tremblait. Le mouvement était si intense que la neige voltigeait à l'entour. Le couteau, qui était resté fiché dans le chapeau du champignon, oscillait en décrivant un arc. Et plus encore : une force invisible extrayait le pied de la terre. Au début, il pensa à un petit tremblement de terre. Non : c'était le champignon. Sur les côtés, avec un bruit de glace qui se brise, des bandes de chair se détachèrent. Elles revêtirent immédiatement la forme de membres, bras, de nombreux bras, qui s'achevaient en des centaines de petites racines qui servaient de doigts, très longs, et qui se tordaient comme des vers. Sous le tronc émergeaient des poignées de racines qui commençaient à bouger comme des jambes.

Ric-Ric roula le long de la pente. Son corps rebondissait contre les arbres et continuait à tomber, entre cris et gémissements de peur et de douleur, soulevant une poussière de neige et de branches traînées. Il atterrit sur le chemin, laissant un sillon dans la neige. Et en haut, au début de ce sillon, il y avait le champignon, transformé en une créature qui agitait toutes ses extrémités ramifiées, les faisant tourner dans toutes les directions, comme si ses mouvements n'étaient pas encore coordonnés. Le corps était un cylindre parfait. Les bras et les jambes, un enchevêtrement de racines, des centaines de racines de toutes les tailles. La tête, cet énorme disque, tournait sur l'axe du cou. Avec effroi, Ric-Ric s'aperçut que le champignon le regardait. Parce que cette chose, quelle qu'elle soit, avait des yeux. Au moins un.

Un œil dépourvu de paupière. Et cet œil l'observait. Un œil avec la forme et les dimensions d'une noix, mais jaune. La lame était encore plantée juste à l'endroit où aurait dû se trouver l'autre œil. Un liquide ambré suppurait de la blessure.

L'espace de quelques secondes, Ric-Ric resta là où il se trouvait, à quatre pattes, hypnotisé par cet œil jaune et brillant. Il finit par apercevoir, au centre du globe oculaire, une prunelle noire qui se dilatait. La créature se tenait droite, tranquille, les bras ouverts et les jambes écartées, l'observant fixement, entre les flocons de neige qui tombaient, sous la lune. Elle était énorme. Maintenant que les jambes-racines avaient émergé de terre, il devait frôler les deux mètres. La volumineuse tête en forme de lentille oscillait, peu assurée. Ils se regardèrent mutuellement, pendant un temps indéfini. Ric-Ric agenouillé, le monstre là-haut, éclairé par des rayons de lune. L'enchantement ne disparut pas quand il ouvrit la bouche : sous l'œil, s'entrouvrit une mâchoire végétale, et un gémissement inhumain se propagea dans la forêt.

Il en avait assez. Ric-Ric se leva et partit en courant, en poussant des cris horrifiés. La *cauna*, la *cauna* ! La grotte : y entrer et fermer la porte derrière lui, il ne pensait à rien d'autre. Mais il était tellement ivre qu'il trébuchait et tombait, faisait trois ou quatre pas et retombait. Il n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. La neige tombait. Les flocons lui entraient dans les yeux, comme s'ils voulaient l'aveugler. Il trébucha et s'étala de tout son long. Il se mit à genoux. Regarda derrière lui.

La nuit et la neige l'empêchaient de voir à plus de vingt mètres sur le sentier, qui ressemblait à un tunnel. Il ne voyait rien, ne ressentait rien : dans les Pyrénées, les neiges étaient silencieuses comme des serpents. Des nuages de vapeur lui sortaient de la bouche. Et non, il ne voyait pas le maudit champignon, il n'était pas là. "Je suis trop ivre, se dit-il, enfouissant la tête entre les mains, le *vincaud* perturbe l'esprit, ce doit être ça." Il était dans cette position depuis si longtemps qu'il avait les genoux tout endoloris. Soudain, il entendit du bruit.

Derrière le tournant, une voix gutturale s'approchait. Des cris stridents, ni humains ni animaux. Et enfin, entre les ombres de la lune, il apparut, le monstre.

Oh, il était immense ! Il courait de façon incontrôlée, les mains griffant l'air, avec des membres qui se terminaient par des racines longues et crochues comme des becs de vautour. Et iI venait vers lui. Oui ! Vers lui ! Poussé par de très longues

jambes, solides et paradoxalement souples, des jambes formées par des douzaines de racines, des sortes de tentacules qui n'étaient ni molles ni rigides, ou qui étaient rigides et molles à la fois, et qui le propulsaient avec une force endiablée.

Lève-toi et cours, Ric-Ric ! Cours, cours ! Fais-le !

Le champignon se mouvait avec une énergie si puissante et en même temps si débridée qu'il trébuchait, incapable de coordonner cet enchevêtrement de bras et de jambes, perdait l'équilibre et tombait dans un fracas de matière dense et dure. La moitié de sa tête s'enfonçait dans la neige comme la pointe d'un ballon de rugby, tout son corps convulsé en une sorte de crise d'épilepsie très violente dispersant des vagues de neige en tourbillon. Au bout d'un moment, il se remettait debout. Il regardait autour de lui, désorienté, jusqu'à ce que l'œil jaune, petit et malin, repère le dos de Ric-Ric, le manteau noir et le chapeau, qui se détachaient sur la neige comme un scarabée, et la poursuite recommençait. De cette bouche sortaient des hurlements horribles, aigus, comme ceux d'un animal blessé. Cours, Ric-Ric ! Ta vie en dépend !

Il arriva à la rivière qui coulait devant la grotte. Malgré l'ivresse, il traversa la passerelle sans hésiter. Le monstre le poursuivait, il se rapprochait de plus en plus, il le talonnait. Soudain, coup de chance : il traversait déjà le torrent quand ses pieds, encore maladroits, glissèrent sur une planche qui servait de pont. Il tomba dans l'eau avec un long cri de frustration.

La rivière n'était pas très profonde, mais elle avait la force d'un torrent. L'eau l'entraîna dans des vagues d'écume blanche et le poussa cruellement contre les rochers qui émergeaient. La rivière emportait la créature. Ric-Ric avait du mal à voir ce corps monstrueux qui émergeait et plongeait de nouveau, de l'eau entrant dans sa bouche ouverte. Les doigts infinis de ses mains et de ses pieds s'agitaient dans des mouvements spasmodiques. Mouillé, ce corps semblait en caoutchouc ; et les mille extrémités, de répugnants serpents aquatiques. Oui, le courant l'emportait. En le voyant, Ric-Ric se mit à rire, d'un rire nerveux ; un rire d'homme soulagé, sauvé.

Non.

Le champignon s'accrocha à un rocher, un gros rocher sur la rive. Des douzaines de mains se collèrent à la pierre comme des toiles d'araignées de chair. "Non, pitié", pensa Ric-Ric. Quand il vit que les trois coudes de chaque bras se pliaient, quand il comprit que la force combinée de ces bras aberrants était supérieure à celle du torrent, il n'attendit pas davantage. Il partit en courant.

Il parcourut la dernière portion : un passage entre deux sections de roche qui menait à sa *cauna.* Au fond apparaissait déjà l'entrée de la grotte. Il tourna la tête : le champignon avait déjà appris à bouger les pattes avec plus de discipline ; maintenant il courait comme un démon, écourtait les distances à une vitesse terrifiante.

Ne te retourne pas, Ric-Ric, ne te retourne pas ! À la *cauna*, à la *cauna* !

Il entra en coup de vent. Il avait si peur, et il allait si vite, qu'il ne put ralentir. Il trébucha et arriva tête la première contre le mur du fond, celui qu'il creusait chaque nuit sur ordre de Cassian. Il tomba en arrière et les os de son cou heurtèrent le sol avec un bruit de pierre contre la pierre. La porte était restée ouverte, poussée par le vent comme une vieille balançoire.

CHAPITRE III

LE DESPOTIQUE CASSIAN MEURT À CAUSE D'UN EMPORTEMENT DE RIC-RIC

Quand il se réveilla, le champignon était toujours là. Après une nuit d'inconscience, Ric-Ric ouvrit les yeux et vit le monstre, juste devant lui. Dans la grotte.

Cauna. Le mot contient des résonances de refuge, de foyer humain d'avant la société des hommes. Tous les fœtus vivent dans une *cauna* chaude et heureuse. D'où le réveil si cruel de Ric-Ric : jamais homme n'éprouva peur aussi horrible et abyssale en ouvrant les yeux, car lorsqu'il reprit connaissance, le champignon était à l'intérieur de sa grotte froide et grise. Un monstre rigide, le fixant du regard, le couteau encore planté dans l'œil. Il faisait déjà jour, mais là, les contours du champignon se confondaient avec les obscurités des parois irrégulières.

Ric-Ric poussa un cri bref, "Argh !", comme un écureuil pris au piège. Impossible d'être plus démuni : allongé sur le dos, la nuque collée au sol par son propre sang séché. Et enfermé dans une cellule de pierre, avec une créature aberrante placée entre lui et la porte. "Argh !" Il tendit instinctivement un bras pour prendre le tisonnier sur le poêle et interposa cette mince barre de fer entre le champignon et lui, comme une épée. Cela faisait des heures que le feu ne crépitait plus, éteint. Le seul bruit était le souffle de Ric-Ric, sa respiration exaspérée : "Argh, argh !"

Une seule chose le consolait : que le champignon n'ait pas profité de son inconscience nocturne pour l'assassiner. En fait, il se tenait si immobile qu'il aurait pu être l'œuvre d'un taxidermiste fou. Son profil, les bras et les jambes aux racines

épaisses et minces, se confondait avec la pénombre. Le champignon n'émettait aucun son, il ne bougeait pas. Ric-Ric était prisonnier dans un espace cubique, rocheux et minuscule, et entre lui et la porte il y avait un monstre amorphe. Pour toute défense, une petite barre de fer. Argh ! Argh, argh, argh !

Il s'écoula quelques minutes interminables et ils restaient tous les deux là, le champignon immobile et Ric-Ric brandissant le tisonnier, essoufflé comme s'il était en train de s'asphyxier. Et sans savoir ce qu'il pouvait faire d'autre.

De sa main libre, il frotta la blessure sur sa nuque. Il avait perdu beaucoup de sang. La flaque rouge et onctueuse sur le sol ne trompait pas. Merde. Mais il ne voulait pas se laisser distraire : il leva un peu plus haut le tisonnier contre le monstre. Au bout d'un moment, son bras levé commença à s'ankyloser. Et puis en fin de compte, c'était peut-être une défense inutile : pendant la nuit, le champignon avait eu l'occasion de le tuer, et il était toujours vivant. Cela signifiait quelque chose. Lentement, très lentement, il baissa la barre de fer. Le monstre ne réagit pas. Ric-Ric aperçut son tabac dans la rainure naturelle de la roche qu'il utilisait comme tiroir. Il prit le papier et le paquet et se roula une cigarette. Il avait besoin de réfléchir. Il s'assit sur son lit et fuma en observant le champignon ; pendant ce temps, ils s'observaient mutuellement.

Le liquide jaune qui coulait de la blessure à l'œil du champignon avait séché et formait une croûte purulente autour de la lame. L'autre œil était indemne. Et le regardait. La pupille, un petit point noir qui flottait sur une mer d'ambre liquide. Oui, cet œil jaune, en forme de noix, et le pire : sans paupière. Ric-Ric ne put s'empêcher de frissonner, il laissa tomber sa cigarette et l'écrasa. Quand la fumée se fut dissipée, il sentit tout de suite que l'odeur était remplacée par une fragrance sylvestre, forte et prégnante. C'était plus qu'une simple odeur, beaucoup plus, c'était une vibration, une émanation, il ne savait quel terme employer.

Avec précaution, très lentement, il s'approcha du champignon pour mieux l'observer dans la semi-pénombre de la grotte. Il se risqua à frotter le tronc cylindrique du bout de l'index. Le monstre le laissa faire, sans se troubler, et Ric-Ric oublia sa peur.